

Emmanuel Carrère

Le Détroit de Behring

Introduction à l'uchronie

Essai

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Giovanni Papini, au début de ce siècle, préconisait d'ouvrir à l'université des chaires d'Ignorétique, qui est la science de tout ce que nous ne savons pas. Si on avait suivi son conseil, l'étude de l'Uchronie serait aujourd'hui plus avancée.

Elle reste à faire. Le mot lui-même est peu usité. Les spécialistes de la science-fiction l'emploient à l'occasion, les historiens guère, et s'il figurait dans le Grand Larousse du XIX^e siècle, les éditions actuelles l'ont écarté. Il a été forgé en 1876 par le philosophe français Charles Renouvier, sur le modèle de l'Utopie à laquelle, trois cent soixante ans plus tôt, le Chancelier d'Angleterre Thomas More donna un nom promis à une fortune plus grande. À l'Utopie – du grec *ou-topos* : qui n'est en aucun lieu – répond donc l'Uchronie – *ou-chronos* : qui n'est en aucun temps. À un espace et, par suite, à une cité, à des lois, à des mœurs n'existant que dans l'esprit de légistes ou d'urbanistes insatisfaits se superpose un temps également

régi par le caprice et, par suite, une histoire. Le préfixe privatif, cependant, est source d'égarement et l'analogie entre les deux démarches moins évidente qu'il ne paraît.

Le livre fondateur de Renouvier, intitulé *Uchronie*, porte deux sous-titres, l'un bon, l'autre moins. Le bon définit clairement la discipline que je voudrais examiner ici : *Esquisse apocryphe du développement de la civilisation européenne, tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*. Voilà de quoi il s'agit : de l'histoire si elle s'était déroulée autrement.

Le moins bon sous-titre, c'est *L'Utopie dans l'histoire*, qui m'a souvent servi pour expliquer ce que je faisais (« En gros, l'uchronie, c'est comme l'utopie, mais pour le temps. – Ah bon ? »), mais appelle des objections.

Supposons un homme mécontent de sa cité. Il y a quelques siècles, il pouvait s'imaginer qu'il en existait de meilleures dans un monde qui offrirait encore des espaces inexplorés. Les utopies classiques usent presque toutes du même artifice narratif : elles prétendent être la relation d'un voyage. Dans une île éloignée, ignorée par les cartes, les navigateurs trouvent la République idéale. C'est Utopia. Mais Thomas More, en fabriquant son mot, nous prévient et nous navre : il n'y a pas d'illusions à se faire, la cité parfaite n'est nulle part.

Si, une fois explorée la surface du globe et vérifié que nulle part ce n'est spécialement plus réussi que chez soi, on veut encore feindre que cette cité existe – ne serait-ce que pour la donner en exemple –, restent deux recours. Puisqu'elle n'est pas sur terre, elle peut être ailleurs dans l'espace interstellaire. Puisqu'elle n'est pas dans le présent, elle peut être ailleurs dans le temps. Elle a existé dans le passé, et on évoque l'âge d'or. Elle existera dans le futur, et l'utopie devient anticipation. Aucune de ces affirmations

ne contredit formellement ce que nous savons de notre monde. Nul n'éprouve le besoin de faire coexister deux univers dans un même espace. Il y a suffisamment de place ailleurs pour qu'on s'abstienne de menacer le *statu quo* entre le réel et l'imaginaire.

Celui-ci n'est compromis que si, par exemple, un Parisien de 1985, au lieu de dire que tout était pour le mieux dans l'Antiquité grecque, que tout sera pour le mieux en 2985, que tout est pour le mieux chez les Papous, les Chinois ou les Martiens, décrit une société totalement différente de la sienne, conforme à l'idée qu'il se fait du mieux – ou du pire, n'importe – et prend soin de dater son tableau en nous disant que c'est Paris en 1985. Un scandale se produit : on entre en Uchronie.

On y entre sous l'empire d'un mécontentement différent. Napoléon a été vaincu à Waterloo, il est mort à Sainte-Hélène. C'est intolérable – du moins l'uchroniste le pense – et nous subissons encore les conséquences de ce malheur. Il faut rectifier cette bourde de l'histoire. Annuler ce qui a été, le remplacer par ce qui aurait dû être (si l'on se charge, au nom d'une ferme conviction, de faire la leçon à la Providence), ce qui aurait *pu* être (si l'on se borne à expérimenter une vue de l'esprit, sans être partisan).

Le propos de l'utopie est de modifier ce qui est, de fournir au moins les plans de cette modification. Ce n'est pas déraisonnable et c'est à quoi s'appliquent, par des voies très diverses, les hommes qui font les civilisations aussi bien que ceux qui les rêvent meilleures et couchent leurs rêves sur le papier. Le propos de l'uchronie, scandaleux, est de modifier ce qui a été.

Il donne corps à une hantise à la fois curieuse et banale. Se figurer l'état du monde si tel événement, jugé

déterminant, s'était déroulé autrement, est un des exercices les plus naturels et fréquents qu'opère la pensée humaine. Plus naturel, plus fréquent à tout prendre que d'édifier en pensée des cités idéales. C'est un ressort éprouvé des conversations de café du Commerce où l'on compare la situation présente à celle qui serait si... (généralement au bénéfice de cette dernière), et je parierais volontiers que l'homme des cavernes, au retour d'une chasse infructueuse, se complaisait déjà à la rêver meilleure et à en tirer les conséquences (au premier chef : je mangerais ce soir). Si bien que les fins dictons du genre « avec des si, on mettrait Paris en bouteille » semblent inventés pour mettre un frein à une tendance de l'esprit partagée par chacun.

Le mystère est qu'apparemment ce frein a fonctionné. Qu'une sorte de paresse intellectuelle, de tabou peut-être, ont interdit à l'extrapolation raisonnée en ce domaine d'accéder à la dignité de genre littéraire. L'utopie en est devenue un, et cela témoigne de visées assez sages : il est toujours utile de se pencher sur l'urbanisme ou l'instruction civique, toujours stupide de regretter ce qui n'a pas été. Aristote, de manière péremptoire, affirme que celui qui s'attarde à de telles réflexions « raisonne comme un végétal ».

Et, de fait, on ne s'y attarde pas, la rêverie rétrospective demeure informulée, ou seulement verbale. Elle alimente une logorrhée de bistrot, individuelle ou collective, qu'une pudeur, le sentiment de l'absolue stérilité de l'entreprise retiennent de faire partager par l'écriture et la publication. De temps à autre, cependant, l'excès de ran-cœur à l'égard d'une histoire dont on sent qu'elle a, en un

point bien précis, pris la mauvaise voie, la mélancolie de voir brisée l'expansion de l'Empire napoléonien ou Mozart mourir à 35 ans inspirent un acte de révolte écrit contre l'implacable autorité de ce qui a été. De temps à autre aussi, un esprit curieux, porté aux vaines abstractions dénoncées par Aristote, s'efforce de poser rationnellement la question : « que serait-il arrivé si... ? » et, à partir des données dont il dispose, joue à extrapoler. J'aimerais, dans ce petit livre, examiner quelques-unes de ces révoltes et de ces expériences.